

Il respectait les chrétiens qui allaient en pèlerinage ; il les recevait même parfois chez lui, et se faisait raconter à leur retour ce qu'ils avaient vu en Terre-Sainte ; et jamais il ne se montrait choqué de ce qu'ils pouvaient dire sur les émotions au berceau du Sauveur, aux rives du Jourdain, sur le Sinaï, le Liban, le Carmel ou le mont Gotha.

Près de lui était en grande faveur un jeune chrétien dont il écoutait les avis presque avec respect et qu'il semblait chérir comme un fils. Aucune porte dans le palais ne lui était fermée ; celle même du harem se fût ouverte devant lui, tellement il inspirait de confiance au soudan.

## XXVI.

Chaque soir, dès que l'étoile des bergers scintillait aux cieux, le jeune chrétien sortait du palais, se glissait doucement dans les jardins qu'éleva Sémiramis, et de temps en temps s'arrêtait pour écouter avec ravissement la voix des femmes et des esclaves mêlée au son des luths. L'enivrante symphonie s'étendait au loin, tantôt vive, folle et enjouée comme une coquette qui sourit, fuit en bondissant, glisse et revient ; tantôt suave, tendre et passionnée, ainsi qu'une belle et languissante créature éprise d'amour, puis enfin plaintive et mourante comme un dernier soupir de volupté.

S'arrachant à son extase, il continuait son chemin, sortait de Babylone du côté de l'occident et s'arrêtait, tout plein encore de gracieuses pensées, au pied d'une ruine d'où s'exhalent d'autres chants, d'autres soupirs.—Elles étaient graves et majestueuses les voix qui montaient alors dans les cieux, et où elles semblaient vouloir aller atteindre le seigneur.—C'étaient des pèlerins qui chantaient les louanges de Dieu.—Leurs accents sonores, pleins de chaste tristesse et de religieuse grandeur, rendaient au cœur du jeune chrétien un calme et une générité parfaite. Il mêlait sa voix à celles des pieux voyageurs et des pauvres cénobites qui leur donnaient l'hospitalité ; puis il se rendait au bord de la mer.

Là, une nouvelle harmonie l'attendait, harmonie puissante et sauvage.

Les sublimes et profondes voix de la mer mugissaient toutes ensemble, et les échos du rivage les répétaient longuement dans la nuit. Une douce et poétique rêverie s'emparait de l'âme du jeune chrétien ; ses yeux s'élevaient lentement vers la voûte calme du ciel, où ils s'arrêtaient longtemps sur deux étoiles qui chaque jour semblaient se rapprocher un peu plus, puis s'abaissaient de même sur les flots.

Il ôta sa toque à plumes blanches, car il n'avait pas voulu coiffer le turban des infidèles ; et alors ses longs cheveux noirs, agités par le vent, flottaient autour de son cou d'où pendaient une chaîne d'or et une petite croix.

Quelles pensées pouvaient alors l'agiter ? A quoi songeait-il ? A Dieu, sans doute, à sa patrie peut-être, à ses amours.... oui, ce devait être à ses amours, car à ses soupirs se mêlait parfois un nom de femme, et ce nom.... ce nom était : Maguelonne !

## XXVII.

Pierre de Provence, car c'était lui, avait été recueilli par un navire de Maures armé en course.

Conduit à Babylone à la cour du soudan, ses belles manières et son charmant visage lui avaient valu l'intérêt du prince et bientôt son affection.

Depuis cinq longues années il languissait loin du beau pays de France et de sa douce amie, dont il ignorait le destin. Le temps ne fit qu'augmenter ses regrets et ses cuisants chagrins.

Déjà s'affaiblissait son bras qui n'était plus aussi sûr de ses coups, et qui ne soutenait plus aussi facilement sa longue

et lourde épée ; c'est pourquoi chaque soir il allait au bord de la mer demander à ses ondes si elles n'avaient pas vu, en passant sur les grèves lointaines, la douce figure de son amante, et aux vents s'ils ne lui apportaient pas quelques parfums de sa patrie.

## XXVIII.

Bien souvent déjà il avait demandé au soudan de le laisser partir, mais jamais il n'avait pu obtenir son consentement.

Enfin, un jour où c'était fête au palais, Pierre se jeta aux genoux du musulman et lui dit :

— Depuis longues années, monseigneur, suis en votre cour comblé d'honneurs et de biens. M'est témoin le ciel que j'aime et bénis votre majesté comme un second père ; mais loin, au-delà des mers, est celui auquel je dois la vie. Nul n'a pu lui dire ce que je suis devenu, et il désespère sans doute de me revoir oncques. Permettez, noble seigneur, que j'aie le rassurer et servir de soutien à ses vieux ans.

Le soudan remarqua la pâleur de Pierre, son abattement, et, comme il l'aimait, une larme brilla dans ses yeux ; sans lui répondre, il l'attira sur son cœur et l'y tint longtemps embrassé. Et le lendemain, le noble fils de Jean de Cerise, chargé de trésors, quittait la cour du soudan.

## XXIX.

Bientôt il arriva au port d'Alexandrie, et comme on savait qu'il était le favori du soudan de Babylone, il fut reçu avec de grands honneurs et conduit au palais, où il lui fut permis de puiser dans le trésor autant de richesses qu'il en voudrait. Pierre en remplit quatorze barils dont il couvrit les bouts d'une épaisse couche de sel, ne voulant pas sans doute faire connaître son opulence à l'équipage du vaisseau qui allait faire voile pour la France.

Enfin il s'embarqua. Et le vent gonfla les voiles, la mer ne se souleva point au souffle impétueux des orages, et le soir, aux derniers feux du jour, et le matin, à la première aube, Pierre, le cœur plein d'espoir et le front moins pâle, pouvait aller chanter sur le tillac quelques joyeux et doux refrains de la Provence.

## XXX.

On s'arrêta un jour pour faire de l'eau à l'île de Sagona. Et comme le pilote dit que l'on ne partirait que le soir, Pierre descendit à terre et alla se promener dans la campagne.

## XXXI.

Ayant aperçu un tapis de belles fleurs, il alla s'asseoir au milieu d'elles. Parmi ces fleurs, il en distingua une plus belle que les autres ; il la cueillit, et se ressouvenant de sa belle maîtresse, il dit en soupirant :

— Comme la fleur que je cueille, Maguelonne l'emporte sur toutes les autres dames !

Et comme il n'y avait là, loin du pays des preux, aucun chevalier amoureux d'une autre belle pour donner un démenti au chevalier des Clés, Pierre, absorbé dans de douces rêveries, s'en dormit.

Inséparable de la pensée de Maguelonne, la fleur qu'il avait placée sur son cœur lui inspira sans doute d'heureux songes, au milieu desquels dut lui apparaître bien souvent sa douce amie.